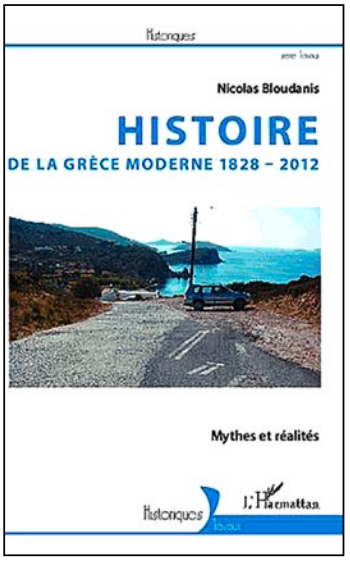
ENTRE MYTHES ET TRAGEDIES NATIONALES

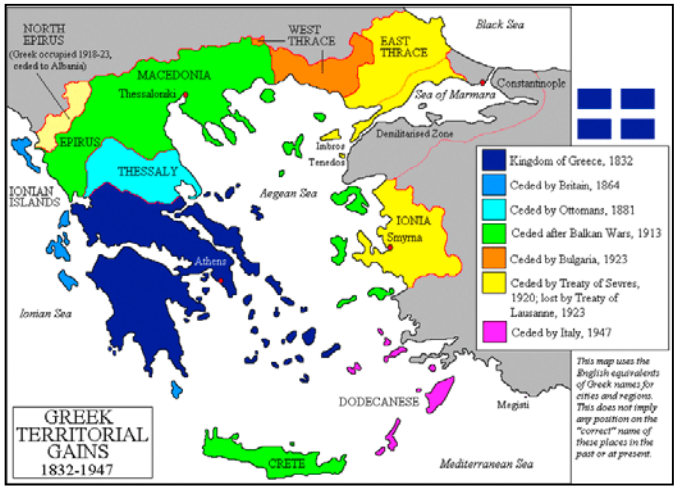
Deux ouvrages parus simultanément abordent chacun une question voisine du problème arménien : la douloureuse construction de l'Etat grec et l'interminable martyre de la nation assyro-chaldéenne. Deux trajectoires nationales où mythes et tragédies forment un couple inséparable qui fait débat.

Une Grèce prisonnière de ses fantasmes

Dans une synthèse didactique de l'histoire grecque moderne (1), allant de l'indépendance à la crise actuelle, Nicolas Bloudanis décrit habilement le cheminement chaotique de son pays qui se libère du joug turc en 1828, au terme de sept ans de guerre. Indépendant mais sous tutelle internationale (britannique, française et russe), le fragile destin du Royaume de Grèce se voit confié à un despote romantique bavarois. Pourtant, l'étroitesse du jeune État grec ne lui permet pas de se développer économiquement, sa base territoriale étant coupée des principaux pôles culturels et économiques de l'hellénisme classique, à savoir Alexandrie, Constantinople, Smyrne et Thessalonique. Face à cette fragmentation géographique, qu'en est-il du marqueur identitaire ? Les traits culturels religieux et linguistiques suffisent-ils ?



A l'instar de l'Arménie, durant l'Antiquité puis sous Byzance, jamais les Grecs ne se sont constitués en un Etat unique. En cela, le premier mythe de la Grèce moderne se heurte à la violence du réel. Ses élites romantiques lui ont choisi un passé prestigieux (cités antiques, empire byzantin…) mais trop lourd à porter quand on est un fragile Etat confronté aux intérêts stratégiques et économiques de grandes puissances avides d'expansion. Tandis que les Occidentaux, ivres d'épopée antique, projettent leur fantasme philo-helléniques sur les Grecs du XIXe, le jeune Etat, corrompu et surendetté, vogue d'aventurisme politique en faillites économiques. Si les guerres des Balkans profitent à son expansion territoriale vers le nord, Athènes caresse le rêve utopique de la « Grande idée », celle d'une Grèce à cheval entre les Balkans et l'Asie Mineure occidentale, reflet d'une politique étrangère incohérente et dont le rêve tournera au cauchemar en 1922. La chute de Smyrne met



D.R.

Le territoire grèc entre 1832 et 1947

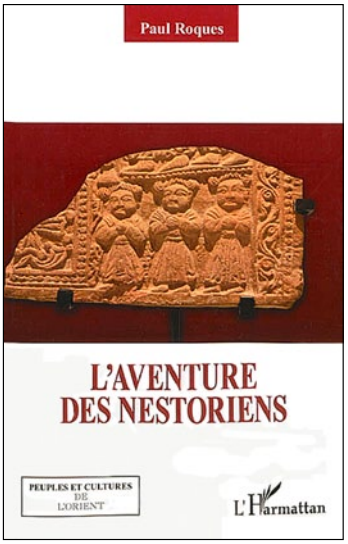
brutalement fin à la présence multimillénaire des hellènes en Asie Mineure, entraînant l'expulsion de plus d'un million de Grecs et d'Arméniens qui mettront de longues décennies à s'intégrer dans le tissu social gréco-européen.

Trahie par ses alliés européens, Athènes vit un traumatisme sans précédent. La fin de ce premier mythe alimente frustrations populaires et passivité face aux coups d'Etat successifs. Comme l'indique l'auteur, une mentalité de vaincu s'installe dans la société grecque des années 1930. Un conservatisme frileux et un sentiment d'insécurité : tels sont les symptômes de ce premier traumatisme. Le second choc survient avec l'occupation allemande et l'impitoyable guerre civile entre partisans communistes et le pouvoir conservateur, qui achève entre 1941 et 1949 de ruiner un pays déjà exsangue. Le mythe de la « Grande idée » a vécu. Le pays demeure jusqu'à son adhésion à la Communauté européenne (1981) sous tutelle étrangère – britannique puis américaine. Mais au fil des crises successives, une diaspora grecque va rapidement prospérer aux Etats-Unis et en Australie. Elle jouera un rôle moteur dans l'évolution de la Grèce moderne, devenant un acteur à part entière dans les rapports de force internationaux. Aussi, apprend-on que les agents de la CIA en poste à Athènes, durant la dictature des colonels (1967-1974), étaient tous d'origine grecque. Leurs erreurs d'analyse se sont toutefois avérées funestes pour leur pays d'origine, car leur soutien aveugle au régime répressif, au nom d'une hypothétique menace communiste, précipite le pays

vers l'abîme. Parallèlement, cette époque troublée coïncide avec l'invasion de Chypre, qui met à son tour un terme au rêve de l'Enosis (la réunification avec la Grèce).

L'interminable calvaire des Assyro-Chaldéens

Héritiers lointains de Babylone et de Sumer, les Nestoriens, ce peuple sémite de Mésopotamie, ont été également les premiers à recevoir l'enseignement du Christ dont ils continuent à parler la langue (l'araméen). Dans son étude magistrale, Paul Roques (2) retrace 3 000 ans d'histoire d'un peuple frère et de son Eglise en forme de mosaïque, qui se divisera à travers les siècles après avoir apporté l'Evangile aux Indes, au Tibet et en Chine, bien avant l'arrivée des explorateurs européens. Revendiquant son glorieux héritage antique, cette nation chrétienne sera marquée du sceau du martyre tout au long de son histoire, en témoigne le cortège des persécutions perses, arabes, turco-mongoles, ottomanes et kurdes. Entre 1915 et 1918, 250 000 âmes périssent dans ce qui demeurera un génocide oublié, comme éclipsé par le malheur de leurs frères et voisins arméniens. Minoritaires partout, victimes des exactions kurdes et des jeux de rivalités des grandes puissances (Russie, Royaume-Uni), leur crédulité face aux promesses contradictoires des Occidentaux leur fera perdre leur patrie.



Au crépuscule du XIXe siècle, cette ancienne civilisation n'est plus que l'ombre d'elle-même. Repliés autour de leur Catholicos en tribus dans le massif montagneux de l'Hakkari (aux confins de la Turquie, de l'Iran et de l'Irak), leurs conditions de vie sont très primitives. Expulsés de leurs terres mais aussi de l'Histoire – les traités de Sèvres et de Lausanne ne mentionnent même pas leur existence – les Assyriens qui se réfugient dans le nouvel Etat irakien répéteront une erreur fatale. Ils se jetteront à corps perdu dans les bras de la puissance mandataire britannique… qui les abandonnera lâchement à leur triste sort, après avoir profité de leurs aptitudes guerrières au service de la répression contre les insurgés arabes et kurdes.

source wikipedia

Carte illustrant les massacres et déportations durant le génocide assyrien/syriaque(araméen)/chaldéen.
- Villes où les massacres ont été perpetrés.
- Villes ayant accueillies des réfugiés.
- Autres grandes villes.
- Régions majoritairement assyriennes.

Si l'Eglise chaldéenne (rattachée à Rome mais de culture assyrienne) a fait montre de pragmatisme en s'adaptant à la réalité de l'Etat irakien, il n'en a pas été de même pour sa sœur aînée assyrienne (appelée à tort nestorienne) qui nourrit un temps l'espoir vain d'un Etat assyrien indépendant, voire d'une région autonome. Une ambition qui se soldera par de nouveaux massacres et l'exode à Chypre puis aux États-Unis de son Catholicos, Mar Shimoun.

Expulsé de ses terres d'Hakkari par la police turque sous prétexte de collusion avec le PKK, fuyant le bain de sang en Irak, et plus récemment en Syrie, ce peuple de quelques centaines de milliers d'âmes a trouvé refuge à Sarcelles, Sydney et dans les faubourgs de Chicago où siège le Catholicossat de l'Eglise assyrienne, à des milliers de kilomètres de son centre de gravité mésopotamien. L'ancienne société tribale assyro-chaldéenne n'existe donc plus que par fragments, fragilisée par des dissensions internes et l'assimilation.

Des lignes de convergence

Au regard de ces deux trajectoires voisines, force est de constater l'existence de similitudes avec le cas arménien, dont les élites de 1918 comme celles de l'après-1991 ont mobilisé en leur temps un répertoire de mythes nationaux au service du récit de la construction nationale. Ce fut le cas du général Garéguine Njdeh (1886-1955), apôtre d'un nationalisme exacerbé et dont les théories sur la défense de la race ont été récupérées en bloc par la commission idéologique du Parti républicain.

Plus chanceux que les Assyriens, peuple sans État, mais moins bien placés sur la carte que les Grecs, les Arméniens, tout comme leurs cousins grecs et assyriens, ont trop souvent tourné le dos au présent et aux enjeux du réel, préférant la confortable sacralisation des mythes et des représentations fantasmées d'antan à une vision porteuse de perspectives. A l'heure où Erévan a opté pour une politique étrangère alignée sur celle de Moscou, il serait opportun de tirer quelques leçons du passé, à commencer par remettre au goût du jour le passionnant débat autour du rapport à l'identité. Ce dernier voit les partisans d'une identité «normalisée» dans l'espace et le temps, réconciliée avec elle-même, affronter les tenants d'un nationalisme messianique, lesquels prônent le mythe de la création divine du peuple arménien dans un rapport traumatisé à l'Histoire. A force de se tourner vers des idoles, les générations futures n'en paieront qu'un prix plus élevé.

Tigrane Yégavian

(1) Nicolas Bloudanis, Histoire de la Grèce moderne 1828-2012 – Mythes et réalités, L'Harmattan, *2013, 235 pp., 25 euros.*

(2) Paul Roques, L'Aventure des Nestoriens, *L'Harmattan, 2013, 380 pp., 38 euros.*